

Des objets montagnards et alpins : réflexion sur une problématique, des méthodes et des terrains

L'objectif de cette communication consiste à se pencher sur le cheminement de ma recherche de thèse, constitutif du rapport que je construis entre deux pôles que l'on pourrait appeler, de manière provisoire et caricaturale, la théorie, d'un côté et l'empirie de l'autre. Cette mise en tension conduit à clarifier la « saisie » que j'opère du réel : qu'est-ce que j'en saisis et comment vais-je le saisir ? Répondre à ces questions nécessiterait d'abord de mettre en évidence les processus qui ont présidé à la sélection de mes terrains d'étude. Je n'aborderai qu'accessoirement ce point et me contenterai ici de répondre à la seconde question : il s'agira donc de mettre en discussion les outils de récolte adaptés à ces cinq terrains et aptes à nourrir une (des) question(s) de recherche. De manière plus générale, il est proposé ici un regard réflexif sur un parcours de thèse, encore inachevé, et, de ce fait, un regard prospectif sur les moyens à mobiliser par la suite.

L'exigence de réflexivité est reconnue dans les sciences sociales (GHASARIAN 2002) ; elle me semble d'autant plus précieuse qu'elle autorise des ajustements, destinés à expliciter des biais et des non-dits qui influent sur les résultats que nous sommes tous amenés à produire.

Ces quelques lignes d'introduction laissent difficilement transparaître mon état d'avancement : abordant prochainement mes terrains, je suis en quête de méthodes (tout autant de récolte que d'analyse) appropriées, tandis que je ressens le besoin de me retourner sur le travail déjà accompli.

Il faut, avant toute autre chose, exposer les questions de recherche qui m'occupent et qui aboutiront à la thèse, en cours d'élaboration. En réalité, on pourrait parler d'un jeu à trois pôles : mon « credo », qui correspond à une posture théorique, redevable d'auteurs divers ; un projet de recherche financé ; mes terrains. Je ne crois en aucun cas me targuer d'une quelconque singularité vis-à-vis d'autres doctorants, mais il me semble que ces trois pôles ont été structurant de mon parcours. Car, le paradoxe réside dans la double exigence à la fois d'aborder les terrains qu'armé d'énoncés théoriques clairs et, au contraire, de se laisser « entraîner » par les contingences des terrains. Evidemment, on n'est jamais complètement déconnecté de références au réel ; le risque est probablement plus grand d'appréhender le réel sans entrée théorique, on s'y perdrait assurément.

Mon angle théorique est simple : il consiste à argumenter que des objets matériels participent à la fondation de l'identité collective d'un groupe social (dans mon cas, situé en montagne). E. Durkheim (1896) et M. Halbwachs (1938) avaient déjà réfléchi à la question du monde matériel comme stabilisateur des relations sociales. Mais c'est notamment au sociologue B. Poche (1996), qui s'est inspiré, parmi d'autres courants, de celui de l'interactionnisme symbolique, que nous devons la formalisation des rapports d'un groupe social à des objets, lesquels produisent du sens. Ainsi, ce que j'ai à cœur de montrer (c'est bien cela une « thèse ») insiste sur le pouvoir des objets territorialisés à matérialiser des représentations collectives.

Lorsque je réfléchissais à la manière d'illustrer cette problématique en 2003, m'a été proposé d'intégrer un projet de recherche financé par le Fonds national suisse de la recherche. Celui-ci portait sur les partenariats que les communes suisses de montagne concluaient avec d'autres communautés de montagne dans le monde. L'objectif de cette recherche était à la fois d'analyser quelles formes prenaient ces partenariats et corrélativement de comprendre

les motivations qui poussaient deux communautés parfois éloignées de plusieurs milliers de kilomètres à échanger de l'information sur des savoir-faire, des éléments culturels, etc. Au final, cette recherche visait à mesurer le recours et la pertinence de l'adoption commune entre les partenaires d'un référent lié à la montagne. Ce projet de recherche recoupait, sur plusieurs de ses points, mes préoccupations, mais je souhaitais tout de même poursuivre les directions de recherche déjà engagées sans me « fondre » totalement dans le projet de recherche.

Quoi qu'il en soit, ce projet mettait le doigt sur les tendances très contemporaines des espaces de montagne affectés, comme les autres espaces, par l'accroissement de la mobilité (LÉVY 1998), la remise en question des découpages politico-administratifs traditionnels (BADIE 1997) et la circulation mondialisée d'un imaginaire globalisé (APPADURAI 2001). Ces tendances contemporaines remettaient en question les postulats d'un B. Poche par exemple, selon lesquels le fondement d'un groupe social procédait, d'une part d'un rapport localisé à la matière et, d'autre part que ce rapport à des objets produisait du sens localement (POCHE 1996). En effet, les individus qui composent des groupes sociaux ne reconnaissent plus forcément leur espace proche comme pertinent pour l'action et leurs représentations, le lieu de leur résidence ne se superpose souvent plus à celui de leur travail et, par le biais de l'imaginaire, ils peuvent se sentir appartenir à d'autres espaces que ceux qu'ils fréquentent concrètement.

Ainsi, compte tenu de ce contexte, mon entrée problématique a glissé vers une question, désormais centrale, qui tente d'expliquer la capacité des objets matériels à connecter des groupes sociaux, aussi divers qu'ils soient et indépendamment de l'espace dans lequel ils se trouvent. Ce qui implique de considérer que les objets peuvent servir de médiateur entre des groupes et des communautés situés proches ou éloignés les uns des autres, la distance et les échelles étant en tout les cas transcendées.

Je passe évidemment sur le cheminement, long et parfois pénible, qui m'a fallu pour aboutir à une proposition qui soit plus ou moins stable, afin de servir de fil conducteur pour la recherche. Mais, et c'est ici que l'on peut revenir à ma question initiale sur les rapports entre le chercheur et ses terrains, lors de la formulation des balbutiements de problématique, les références aux terrains ont été très indirectes.

En effet, pour fonder ma réflexion, je me suis inspiré du recensement qui était en train d'être mené (par un autre chercheur) dans le cadre du projet de recherche Fonds national suisse et qui tentait de recouvrir l'ensemble des initiatives de communes suisses de montagne avec des partenaires étrangers, de montagne également. Me basant sur un recensement factuel, un certain nombre de réalités de terrain m'échappaient. Du coup, je peinais à discerner le lien entre une problématique très théorique et de potentiels terrains qui m'apparaissaient inatteignables. Au final, aucun des terrains que j'ai retenus n'avait été recensé par le projet Fonds national suisse. L'explication tient dans mon incapacité à trouver en nombre des exemples de partenariat qui aient une référence majeure à un objet matériel¹. Par conséquent, j'ai décidé d'inverser la perspective, à savoir, dans un premier temps de chercher des objets matériels et voir, dans un second temps seulement, si et comment ils pouvaient connecter des acteurs différents.

À cette phase là du travail, s'est instaurée une véritable dynamique de « va-et-vient » entre terrains et problématique. Mais, pour mieux comprendre cette dynamique, il faut énumérer les terrains sélectionnés : comme déjà souligné, je ne justifierai pas ici le choix de chacun d'entre eux. Il s'agit de cinq types d'objets qui déclenchent chacun leurs réseaux de relation et/ou sont engendrés par ceux-ci :

¹ A cela s'ajoute un biais d'ordre pratique, lié au contexte linguistique : la plupart des communes suisses engagées dans tels partenariats sont germanophones. Or je maîtrise très mal cette langue. Ces potentiels terrains ont donc été exclus.

une passerelle bhoutanaise construite au Bois de Finges (Valais, Suisse) et qui s'inscrit dans une coopération entre le Royaume du Bhoutan et le canton du Valais ;

des installations obsolètes (anciennes remontées mécaniques, par exemple) démontées ou conservées, dont la prise en compte émerge dans plusieurs espaces des montagnes européennes ;

les hameaux abandonnés d'Ossona et Gréféric (commune de Saint-Martin, Suisse), concernés par un projet de rénovation. Ce projet est conçu en tant que moteur d'un nouveau dynamisme dans le Val d'Hérens (Valais) et comme élément d'un branchement à l'idée du développement durable dans les Alpes, via le réseau Alliance dans les Alpes (réseau d'échange d'expériences entre près de 200 communes à travers les Alpes) ;

les greniers à blé (les regats, selon la terminologie locale) de Vallorcine (Haute Savoie) sollicités comme trace de l'ancienne occupation walser dans le cadre du réseau européen « Walser Alps » ;

les fortifications alpines qui composent un réseau (« Sentinelles des Alpes ») en cours de construction à l'échelle des Alpes franco-italiennes qui met en avant la spécificité alpine de ce type de patrimoine.

Si un terrain (la passerelle bhoutanaise) apparaissait comme très évident à analyser dès le début, il en a pas été de même pour les autres, qui ont nécessité des adaptations de la problématique. Au final, les cas d'étude sont extrêmement diversifiés, ce qui me semble constituer un atout plutôt qu'une faiblesse.

Lorsque des terrains étaient retenus, il fallait parallèlement s'accorder sur une manière de les traiter et de les « faire parler ». Quelques pistes peuvent être ici évoquées dans ce sens ; il est hors de question de proposer une méthodologie déjà définitive à ce stade d'avancement, dans la mesure où elle se structurera au fil du contact avec les terrains d'études. En cela, cette recherche s'inspire des démarches déjà classiques de la « semi-induction » (STRAUSS&CORBIN 2004), qui privilégient une analyse qualitative exploratoire et qui visent à élaborer un « schéma d'intelligibilité » à partir du réel, plutôt que de vérifier des hypothèses pré-établies (MAROY 1995). Cela dit, et je l'ai souligné, ma démarche a consisté, paradoxalement, à échafauder un réseau d'hypothèses relativement rigides avant même tout travail sur le « réel » ; néanmoins, je considère ce cadre théorique et conceptuel comme pouvant être complètement ébranlé, déstabilisé, puis reconfiguré par la confrontation avec le terrain ; il l'a déjà été, avec l'entame de la première phase exploratoire de recherche. Cette phase a consisté essentiellement à mener des entretiens à visée informative avec des personnes-ressource identifiées comme telles.

Quelles données récolter ? Comment les récolter ? Telles pourraient être les questions qui traduisent ces manières de « saisir » le réel. A priori, aucune donnée n'est exclue, pourvu qu'elle concerne nos objets : ainsi, seront collectées autant des données textuelles, des données iconiques que des données, qu'il faut distinguer des deux autres catégories, de « dispositions des objets ». Le tableau 1 met en évidence les matériaux que l'on peut recueillir dans cette recherche et les méthodes de collectes qui leur sont associées.

Les données textuelles émergent à partir de quatre types de méthode de collecte :

les entretiens, réalisés avec des personnes identifiées comme importantes. L'entretien dit semi-directif sera privilégié, tout à la fois pour orienter le locuteur vers des questions touchant de près les quelques hypothèses pressenties et pour le laisser s'exprimer sur ce qui est le plus important à ses yeux,

TABLEAU : TYPES DE MATÉRIAUX ET MÉTHODES DE COLLECTE

Matériau	Méthode de collecte
Parole des acteurs	Entretien semi-directif
	Notes de réunion
	Documents institutionnels
	Recherche en archives (journaux, rapports, ...)
Iconographie	Observation
	Prise de vue
	Recherche en archives
Disposition des objets	Observation

les documents institutionnels, qui comprennent, pêle-mêle, les procès-verbaux de réunion de travail, les comptes rendus de visites de terrain, les cahiers des charges, les rapports d'activités, les communiqués de presse, les dépliants promotionnels, les rapports d'étude, etc. Cette catégorie regroupe tout le discours écrit émis par une institution sensu lato (une association, un département d'Etat, une commune, etc.),

les articles de presse, qui, eux, émettent un point de vue sur une situation quelconque, et contribuent à diffuser la connaissance d'un objet matériel à un grand nombre de personnes,

éventuellement, mes « notes de terrain », document évidemment assez éloigné d'un « journal ethnographique ». Ces notes traduisent soit des impressions personnelles d'une situation ou d'une expérience soit des réunions de travail ou des cérémonies officielles auxquelles il m'a été donné de participer. Car il me semblait que c'était aussi dans ce type de négociation que se forgeaient les significations d'un objet matériel.

Les données iconiques, qui peuvent, d'ailleurs, dans certains cas, accompagner des données textuelles, recoupent deux types de matériaux, qui correspondent aux deux sens que l'on peut accorder au terme d'image.

des images mises en scène sur le lieu lui-même ; ces images peuvent être l'objet ou les objets matériels qui m'intéressent, ou simplement renforcer la signification de l'objet lui-même en étant disposé à ses côtés. Il s'agit donc ici de considérer un objet comme une icône. C'est le sens de ce que A. Roger (1997) appelait, pour le paysage, *artialisation in situ*,

des images stricto sensu, qui, là, mettent en scène l'objet en tant que représentation (photographies, essentiellement, dessin ou « logo »). Il s'agit d'une *artialisation in visu*. Ce type d'image orne les rapports d'étude, les plaquettes d'information, les dépliants touristiques, les sites web, etc.

Le dernier type de données ressortit à la disposition des objets. A mon sens, il ne peut pas être classé dans les deux premières catégories : il s'agit d'une donnée spécifique, dans la mesure où elle procède d'un travail d'observation et cherche à élucider le pourquoi d'une localisation ou d'un arrangement d'objets. En effet, « si les contenus sont dans le « faire » comme dans le « dire », ils sont aussi dans les résultats du « faire ». Les « choses faites », les « dispositions d'objets », résultent en effet du sens assumé dans les actions et en témoignent à leur tour » (HIERNAUX 1995, p. 113). Les structures matérielles seront ainsi mises en lien avec les intentions qui lui sont assignées. Par exemple, on se demandera quels bâtiments ont été rénovés et pourquoi, ainsi que la teneur de cette rénovation, ce qui renseignera sur les intentions des porteurs de projet.

- Appadurai Arjun (2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot & Rivages.
- Badie Bertrand (1997). *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*. Paris: Fayard.
- Durkheim Emile (1896). *Le suicide. Etude de sociologie*. Paris: Alcan.
- Ghasarian Christian (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris: Armand Colin.
- Halbwachs Maurice (1938). *Morphologie sociale*. Paris: Armand Colin.
- Hiernaux Jean-Pierre (1995). "Analyse structurale de contenus et modèles culturels", in Albarello Luc, Françoise Digneffe, Jean-Pierre Hiernaux et al. *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*. Paris: Armand Colin: 111-144.
- Lévy Jacques (1998). "Les identités nouvelles sont arrivées: nous habitons des lieux multiples", in Knafou Rémy. *La planète "nomade". Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*. Paris: Belin: 193-197.
- Maroy Christian (1995). "L'analyse qualitative d'entretiens", in Albarello Luc, Françoise Digneffe, Jean-Pierre Hiernaux et al. *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*. Paris: Armand Colin: 83-110.
- Poche Bernard (1996). *L'espace fragmenté. Eléments pour une analyse sociologique de la territorialité*. Paris: L'Harmattan.
- Roger Alain (1997). *Court traité du paysage*. Paris: Gallimard.
- Strauss Anselm & Juliet Corbin (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg: Academic Press.